

MICHAEL POTELLE

JE VIENDRAI
TE CHERCHER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

OBERTON BRIGITTE
DRAECK CATHERINE
CICUTO AUDREY
DANIS FABIEN
DELLOUP ANNE MARIE
DELLOUP MARIE-FRANCE
DESUMEUR LINDA
DRAECK MELANIE
DRAECK SARAH
GOSSIAUX ALINE
JOBIN SYLVIE
LASELLE DÉBORAH
MAINGUET AUDREY
MAIRE AMÉLIE

MAZY RENE
MOREAUX ISABELLE
OGORZALEK VIRGINIE
PIAT BRIGITTE
PIGNON AGNIESZKA
POTELLE DAMIEN
POTELLE-DUCLOS JONATHAN
ET ANAÏS
POTELLE-MOREAU JEAN-
PIERRE ET ISABELLE
RAVONINJATOVO BEBY-LOU
RIBET CHRISTINE
VANPEE SANDRA
VITTU CHRISTEL

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation inter-
dits pour tous pays.*

ISBN 9791042538743

Dépôt légal : octobre 2026

Chapitre I

3 décembre 2011 – Chapelle de la Sainte Vierge

« Jusqu'à ce que la mort nous sépare... » Ces mots résonnaient encore dans l'esprit d'Arthur, lourds, définitifs, impossibles à fuir.

Au petit matin de ce début de décembre, la vieille église construite à la fin du XIII^e siècle s'éveillait pour la deuxième fois seulement de l'année. Elle n'accueillait presque plus personne depuis que le curé avait choisi d'officier dans la commune voisine, à la suite de la chute d'une gargouille qui avait failli l'envoyer rejoindre son Créateur plus tôt que prévu. Autour de l'édifice, les arbustes et les fleurs avaient fait place à une végétation triste et clairsemée renforçant encore l'austérité morbide des lieux. Les buissons mal taillés ressemblaient à des silhouettes courbées par le vent, les plates-bandes abandonnées n'étaient plus que des plaques de terre sombre dans laquelle croupissaient quelques feuilles mortes. Les murs érodés par les saisons et noircis par l'humidité, exhalaient une odeur froide de moisissures. Même les gargouilles perchées sur les hauteurs paraissaient fatiguées dans leurs grimaces figées. Dans un pardessus noir, un homme remontait lentement l'allée centrale. Son chapeau, enfoncé profondément sur la tête, le protégeait d'une pluie fine et persistante qui tombait sans relâche depuis trois jours. Arrivé devant la porte en chêne, il posa la main sur le bois sombre, hésita un instant, comme s'il attendait une autorisation invisible, puis se glissa entre les battants.

Les vitraux, jadis éclatants de couleurs, n'étaient plus que des surfaces opaques, striées de poussières et de crasse. La

lumière qui les traversait difficilement se brisait en teinte terne, jaunâtre et grisâtre, donnant à la nef un aspect irréel comme noyé sous l'eau.

L'air était froid et humide, chargé d'une odeur mêlée de cire consumée et d'encens entêtant. Chaque pas résonnait trop fort, amplifié par le silence, et Arthur eut l'impression que l'église enregistrerait sa présence, comme si elle se souvenait de chacun de ceux qui pénètrent en son cœur. Les bancs en bois, dépoussiérés pour l'occasion, bordaient l'allée principale. Quelques bougies brûlaient devant la statue de la Sainte Vierge, tandis que de vieux lustres allumés pour l'occasion, éclairaient à peine les colonnes soutenant une charpente fatiguée.

Au bout de la nef, l'autel était recouvert d'un linceul jauni. Le dos tourné, le prêtre préparait son sermon. Petit, trapu, la tonsure blanchie par les années, il portait dans sa silhouette le poids d'une foi longuement éprouvée. L'homme retira son chapeau. Il s'arrêta au milieu de la nef. Le silence y était dense qu'il en devenait presque sonore, ponctué seulement par les gouttes d'eau infiltrées depuis la toiture. Son visage était pâle, tiré comme s'il avait perdu l'habitude du repos. Ses yeux bleus, cernés de noir, vidés de toute étincelle, trahissaient des nuits sans sommeil. Ses épaules étaient légèrement voûtées, non pas par l'âge, mais par un poids invisible. Chaque geste semblait lui demander un effort démesuré, comme si son corps avançait par habitude, tandis que son esprit était resté figé ailleurs, auprès d'elle. Il passa une main sur sa barbe naissante pour essuyer les gouttes de pluie encore accrochées à sa peau, puis trempa deux doigts dans le bénitier et se signa.

En longeant les colonnes de silex, il observa les blessures du temps : un morceau de marbre brisé, des graffitis gravés dans le bois d'un banc, un orteil manquant à une statue. Sur les murs les moins humides subsistaient les vestiges effacés de fresques bibliques. Une tapisserie représentant le Christ portant sa croix avait été raccommmodée tant bien que mal. L'église entière semblait porter le poids de siècles d'abandon. Arrivé près de l'autel, il se racla la gorge.

— Arthur, je t'attendais.

Arthur tendit la main, mais le père Darret l'attira contre lui l'enveloppant d'une étreinte ferme, presque paternelle. Arthur

resta crispé un instant, puis ses épaules s'affaissèrent légèrement.

— As-tu réussi à dormir un peu cette nuit, mon enfant ?

Arthur ne répondit pas. Le prêtre n'insista pas ; il se contenta d'un soupir, chargé de compréhension.

— Viens, je veux te montrer ce que j'ai préparé.

Sur l'autel reposait une lourde Bible en cuir, ouverte sur un pupitre de bois. À côté, un petit carnet contenait quelques notes soigneusement griffonnées, une écriture serrée, appliquée, comme si chaque mot avait été pesé. Devant, un portrait attirait le regard : une jeune femme aux longs cheveux noirs, au visage fin, éclairé par un sourire discret et des yeux vert émeraude. Arthur saisit la photo avec précaution, comme s'il craignait de la briser. Son doigt glissa sur les cheveux, puis sur la courbe du visage. Il s'attarda un instant sur le regard, incapable de soutenir plus longtemps ce sourire figé. Une larme tomba, silencieuse, éclatant contre le verre. Il reposa le cadre comme on dépose une relique, lentement, respectueusement.

— Merci... pour tout ce que vous faites pour elle, père Darret, murmura-t-il, avant de détourner le regard.

Le prêtre posa sa main compatissante sur son épaule et l'invita à s'asseoir. Le banc de bois grinça sous le poids des deux hommes.

— J'ai pris soin de parler d'elle comme tu me l'as décrite.

Il marqua une pause, cherchant ses mots.

— Ton père aurait aimé être là pour te soutenir aujourd'hui.

Arthur baissa la tête. La mention de son père ouvrit une autre blessure plus ancienne, mais toujours présente. Son alliance tournait lentement autour de son doigt, mouvement machinal, presque inconscient. Le prêtre observa le geste, puis posa sa main sur la sienne. Arthur releva les yeux. Leurs regards se croisèrent brièvement.

— Il existe un groupe de parole, dans la commune où je célèbre la messe...

Il hésita.

— Peut-être plus tard. Quand tu seras prêt.

Arthur détourna de nouveau le regard. Prêt. Le mot lui sembla absurde. Comme si l'on pouvait se préparer à vivre avec un vide. Le prêtre se leva, contourna l'autel et sortit deux

verres et une bouteille dissimulée sous l'autel. Il versa un alcool jaunâtre et en tendit un à Arthur. Celui-ci hésita une seconde, puis avala une gorgée. La brûlure lui déchira la gorge. Il inspira brusquement, les yeux humides. Sans attendre, il vida le verre d'un trait, comme pour anesthésier la douleur.

— Quand les prières ne suffisent plus, dit doucement le prêtre.

La chaleur de l'alcool se répandit lentement en lui. Arthur ferma les yeux. Juliette apparut. Son sourire. Sa présence. Sa voix. Elle avait été tout : son amour, son refuge, sa force. Maintenant, il ne restait que le vide. Des pneus crissèrent sur le gravier. Le prêtre posa une main sur son épaule, plus ferme cette fois.

— C'est l'heure.

Arthur inspira profondément comme pour se trouver du courage. Un second souffle. Quand les portes s'ouvrirent, la pluie et le vent pénétrèrent dans la nef. Les bougies vacillèrent. Le monde extérieur faisait irruption brutalement. Deux hommes en costume noir descendirent du corbillard, suivis de trois autres. Leurs gestes étaient précis, mesurés, presque chorégraphiés.

Sur les flancs des véhicules, une inscription se détachait en lettres sobres :

Pompes Funèbres Volmann – Souvenirs éternels.

Arthur fixa le mot : Éternel. Rien ne lui paraissait plus faux aujourd'hui. Franck Volmann s'avança pour présenter ses condoléances. Il avait ce maintien discret de ceux qui ont appris à se faire oublier dans les moments trop lourds. Son regard, toutefois, n'était pas celui d'un simple professionnel. Lui aussi connaissait la perte. Lui aussi avait vu sa vie basculer. Il avait troqué ses rêves parisiens pour l'entreprise familiale, après la mort brutale de son père. Depuis, il accompagnait les autres là où lui-même n'était jamais vraiment sorti. Aujourd'hui, c'était à son tour d'accompagner une famille dans l'ultime adieu.

— Monsieur Arthur Preston... recevez nos plus sincères condoléances.

Arthur serra la main tendue, sans un mot. La poigne était ferme, respectueuse. Il hocha la tête. Aucun mot ne parvint à franchir ses lèvres. Les proches arrivèrent peu à peu. Marthe,

la mère de Juliette, semblait brisée sous le poids du chagrin. Son corps paraissait trop fragile pour contenir tant de douleur. Patrick, son père, ancien colonel de gendarmerie, marchait droit, le regard fixé devant lui. Son visage restait fermé, presque dur, mais ses yeux trahissaient la douleur. Arthur sentit une pression sourde dans sa poitrine. Il voulut les rejoindre, dire quelque chose, n'importe quoi, mais resta figé. Le cercueil fut extrait du corbillard avec lenteur et respect. Les hommes se figèrent un instant, mains croisées, tête baissée.

— Nous sommes prêts, murmura Franck.

Arthur s'avança. La cérémonie commença.

Il suivit chaque geste sans vraiment les voir. Il se leva, s'assit, pria machinalement. Ses lèvres bougeaient, mais son esprit était ailleurs. La voix du prêtre semblait venir de très loin. Les mots glissaient sur lui sans l'atteindre. Quand on parla de Juliette, les larmes revinrent. Quand on bénit son corps, son cœur se serra douloureusement. Quand le cercueil fut emporté, il eut l'impression qu'on l'arrachait à elle une seconde fois. Au cimetière, la pluie s'était arrêtée. Le ciel demeura lourd. L'air sentait la terre humide et la pierre ancienne. Le cercueil descendit lentement dans le caveau. Arthur resta immobile. Puis, à genoux, il déposa les roses. Marthe s'agenouilla à ses côtés. Leurs épaules se frôlèrent. Aucun mot ne fut échangé. Il n'y avait rien à dire, unis par la même douleur. Quand le cortège se dispersa, Franck et ses hommes demeurèrent près de la tombe, attendant le silence. Juliette reposait désormais là. Et Arthur, lui, devait apprendre à vivre sans elle.

Chapitre II

Les semaines avaient passé depuis l'enterrement. Arthur avait repris le travail presque immédiatement. Les journées s'empilaient les unes sur les autres comme des dossiers mal classés. Il arrivait avant tout le monde, repartait après les femmes de ménage. Le soir, il restait assis devant son écran éteint, observant son reflet dans la vitre noire. Son chef d'agence lui avait proposé de prendre quelques jours de repos ; il avait refusé. Il se jetait corps et âme dans le travail pour ne pas sombrer. La mort de Juliette l'avait anéanti. Il avait coupé les ponts avec ses amis. Le répondeur de son portable était saturé de messages de compassion. L'icône des SMS indiquait 87 messages non lus.

Un soir, Gabriel, son meilleur ami, était venu tambouriner à sa porte. Après dix minutes, Arthur s'était résigné à ouvrir.

— Ah, je vois que tu habites encore ici, lança Gabriel en pénétrant dans l'appartement sans attendre d'y être invité.

L'appartement plongé dans une pénombre sentait le renfermé. Des emballages de fast-food à moitié vides encombraient la table basse.

Arthur referma la porte et se racla la gorge, gagnant quelques secondes pour trouver des mots qui excuseraient son silence.

— J'allais justement te rappeler, mentit-il.

Gabriel lui adressa un sourire ironique.

— Ouais... je n'en doute pas.

Il avait raison. Arthur n'avait aucune intention de le rappeler. Ni lui, ni personne d'autre. Il n'avait plus la force d'entendre des phrases comme « il faut être fort » ou « ça finira par passer ». Le temps ne faisait rien. Il passait, c'est tout.

Ils étaient amis depuis la fac. Après s'être fait virer des chambres universitaires, ils avaient fini par louer un appartement ensemble.

Gabriel était un bon vivant. Il parlait vite, riait fort et séduisait sans effort. Il avait réussi ses études en grande partie grâce à Arthur, sur qui il avait triché lors des examens de fin d'année, mais aussi grâce à son aisance verbale. Après quelques petits boulots dans la vente, il importait des berlines de luxe et roulait plus souvent qu'il ne marchait. Son affaire était florissante, quatre vendeurs sillonnaient l'Europe pour lui dénicher de belles occasions. Il jeta sa veste sur le dossier d'un fauteuil, posa une bouteille de rhum sur la table basse, ouvrit le buffet comme s'il était chez lui et en sortit deux verres. D'un geste assuré, il fit sauter le bouchon et remplit les verres à moitié. Il en saisit un, s'installa dans le fauteuil et but une gorgée. Sans un mot, Arthur s'assit sur le bord du canapé, prit le second verre et but à son tour. On mesure une véritable amitié à la durée du silence qui peut s'installer entre deux personnes. Sous les fenêtres, une ambulance remonta la rue. Les gyrophares bleus balayèrent les murs du séjour avant de disparaître, avalés par la nuit. Gabriel vida son verre, se resservit, puis tendit la bouteille à son ami. Arthur regarda son verre déjà plein, le porta à ses lèvres et l'avalait d'un trait. Le rhum lui brûla la gorge au point qu'il crut le recracher. Malgré tout, il tendit de nouveau son verre.

Arthur le posa sur la table et rompit le silence.

— Tu sais... j'allais vraiment t'appeler.

Gabriel planta son regard dans le sien, jaugeant la sincérité de ces mots.

— Reste à savoir quand...

Arthur sentit la chaleur lui monter aux joues.

— Laisse tomber, Arth, reprit Gabriel. Je ne suis pas là pour te faire la morale.

Arthur se sentit un peu soulagé. Gabriel se pencha en avant, posa son verre sur la table basse et cala ses avant-bras sur ses genoux.

— Tu ne peux pas continuer comme ça. Elle n'aurait pas aimé te voir t'enfoncer.

Arthur baissa la tête et essuya une larme au coin de l'œil.

— Facile à dire, répondit-il, un peu trop sèchement.

Gabriel n'insista pas. Le silence retomba. Voyant que le dialogue ne mènerait à rien, Gabriel se leva brusquement et attrapa sa veste.

— Prends la tienne. On bouge. Tu vas devenir cinglé à rester ici... et moi avec.

Arthur, surpris, le regarda sans réagir. Gabriel sortit un petit cigare d'un étui métallique et le coinça entre ses lèvres.

— Lève-toi.

— Pour aller où ? demanda Arthur, sans conviction.

— J'ai acheté un petit bijou. J'ai envie de voir ce qu'elle a dans le ventre.

Arthur chercha une excuse, mais Gabriel était déjà devant la porte, les bras croisés.

Il attrapa une veste sur le portemanteau, ses clés, et le suivit dans l'escalier. Dans la rue, Gabriel déverrouilla une Jaguar garée de l'autre côté. Ils prirent place à l'intérieur. Le moteur rugit sous une pression orgueilleuse de l'accélérateur. Arthur caressa distraitemment le tableau de bord en noyer, indifférent aux démonstrations de puissance. Gabriel baissa la capote. La toile se replia lentement derrière eux. L'air froid s'engouffra. Arthur leva les yeux vers les étoiles, comme s'il les voyait pour la première fois. Sans se soucier du bus qui arrivait à leur hauteur, Gabriel écrasa l'accélérateur. Les pneus crissèrent dans un nuage de fumée blanche. La voiture quitta bientôt les routes éclairées pour s'enfoncer dans la campagne noire et silencieuse. Ils roulèrent longtemps en silence. Le vent giflait le visage d'Arthur, mais il ne bougeait pas. Il laissait le froid l'atteindre. Au moins, cette sensation-là était bien réelle.

À la sortie d'un virage, Gabriel bifurqua brusquement sur un chemin de terre sinueux. Arthur sentit son cœur se serrer. La voiture s'arrêta finalement dans un crissement de pneus. Gabriel coupa le contact et ouvrit le coffre. Arthur resta assis, perdu dans ses pensées.

L'endroit lui semblait familier. Une chouette se posa sur la branche d'un chêne à proximité. Elle lissa ses plumes, observa les intrus. Arthur sursauta lorsqu'un objet froid toucha son épaule : une bière.

— À miss râleuse, lança Gabriel.